

SÉMINAIRE D'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE : « SPINOZA AU LYCÉE DAUDET »

Spinoza et la force politique des images : l'imagination au fondement de la communauté ?

Tous les textes cités ont été écrits par Spinoza. Nous nous référons le plus souvent à l'édition du *Traité théologico-politique* prescrite par les concours en CPGE scientifiques (*TTP. Préface et chapitres XVI à XX*, Paris, Flammarion, coll. GF, 2024, édition de Maxime Rovere). Certains textes sont issus de l'édition Appuhn. Sauf indication contraire, les extraits de l'*Éthique* sont cités dans la traduction de Robert Misrahi (*Éthique*, éditions de l'Éclat, Le Livre de Poche, coll. Les classiques de la philosophie, 2005).

- Texte 1 : la révolution trahie (Cromwell et le retour de la tyrannie)

Je ne puis cependant passer ici sous silence qu'il n'est pas moins périlleux d'ôter la vie à un monarque, alors même qu'il est établi de toutes manières qu'il est un tyran. Car le peuple, accoutumé à l'autorité royale et retenu par elle seule, en méprisera une moindre et se jouera d'elle ; par suite, si l'on ôte la vie à un monarque, il sera nécessaire que le peuple, comme autrefois les prophètes, en élise à sa place un autre qui nécessairement et malgré lui sera un tyran. De quel œil en effet pourra-t-il voir des citoyens aux mains ensanglantées par le meurtre d'un roi, et se glorifiant d'un parricide comme d'une belle action qu'ils ne peuvent pas ne pas considérer comme un exemple pour lui ? Certes, s'il veut être un roi, s'il ne veut pas reconnaître le peuple comme son juge et son maître et s'il ne s'accommode pas d'un pouvoir précaire, il doit venger la mort du roi qui l'a précédé et opposer à cet exemple, dans son intérêt, un autre exemple de nature à décourager le peuple du renouvellement de son forfait. Or il ne pourra aisément venger la mort du tyran en envoyant à la mort des citoyens, s'il ne fait pas sienne en même temps la cause du tyran auquel il succède, n'approuve ses actes et en conséquence ne marche entièrement sur ses traces.

Ainsi est-il arrivé que le peuple a bien pu changer de tyran, mais non jamais supprimer le tyran, ni changer un gouvernement monarchique en un autre d'une forme différente. De cette impossibilité le peuple anglais a donné un exemple fatal ; il a cherché des causes par lesquelles il pût, sous une apparence de droit, ôter la vie à un monarque¹ ; après cette opération, il n'a pu moins faire que de changer la forme du gouvernement ; mais, après beaucoup de sang répandu, il en est venu à saluer d'un autre nom un nouveau monarque² (comme si toute la question était celle du nom donné au souverain) ; et ce nouveau monarque n'avait d'autre moyen de durer que de détruire radicalement la race royale, de faire mourir les amis du roi ou ceux qui étaient suspects de l'être, de mettre fin par la guerre aux rumeurs que les loisirs de la paix eussent permis d'entendre, afin que la foule tout entière, occupée par de nouvelles pensées, fût divertie du meurtre du roi. Trop tard le peuple s'aperçut qu'il n'avait rien fait pour le salut de la patrie, sinon violer le droit du roi légitime et changer l'ordre existant en un pire.

(*TTP*, XVIII, p. 157-159)

¹ Spinoza se réfère ici à la révolution anglaise et la condamnation à mort du roi Charles I^{er} en 1649.

² Il s'agit d'Oliver Cromwell qui refusa le titre de « roi » et endossa le statut de Lord Protecteur en 1653.

- Texte 2 : la « complexion » (*ingenium*) ou l'individualité de chaque peuple

La nature ne crée pas des nations, mais des individus, lesquels ne se distinguent en nations que par la diversité de la langue, des lois et des mœurs reçues ; seules, parmi ces traits distinctifs, les lois et les mœurs peuvent faire que chaque nation ait une complexion singulière (*ingenium singulare*), une condition propre, des préjugés à elle.

(*TTP*, XVII, p. 134)

- Textes 3 et 4 : vers une définition de l'imagination, l'esprit comme idée du corps

Tout ce qui arrive dans l'objet de l'idée constituant l'Esprit humain doit être perçu par l'Esprit humain ou, en d'autres termes, une idée en est nécessairement donnée en lui : c'est donc dire que si l'objet de l'idée constituant l'Esprit humain est un corps, rien ne pourra arriver dans ce corps qui ne soit perçu par l'Esprit.

(*Éthique*, II, proposition 12)

L'objet de l'idée constituant l'Esprit humain est le Corps, c'est-à-dire un certain mode de l'Étendue existant en acte, et rien d'autre.

(*Éthique*, II, proposition 13)

- Texte 5 : qu'est-ce qu'une image ? Que signifie imaginer ?

Nous voyons ainsi comment il est possible que souvent nous considérons comme présentes des choses inexistantes. (...) Pour conserver les termes habituels, nous appellerons désormais images des choses les affections du Corps humain dont les idées nous représentent les choses extérieures comme présentes, bien qu'elles ne restituent pas les figures des choses. Et nous dirons que l'Esprit imagine, lorsqu'il considère les corps de cette façon. Ici, pour commencer à dire ce qu'est l'erreur, je voudrais qu'on note que les imaginations de l'Esprit, regardées en elles-mêmes, ne contiennent rien d'erroné ; c'est-à-dire que l'Esprit n'erre pas en tant qu'il imagine, mais en tant seulement qu'il est privé de l'idée qui exclurait l'existence de ces choses qu'il imagine comme lui étant présentes.

(*Éthique*, II, proposition 17, scolie)

- Textes 6, 7 et 8 : l'imagination est-elle une « maîtresse d'erreur et de fausseté »¹ ?

Les idées que nous avons des corps extérieurs révèlent davantage la constitution de notre corps que la nature des corps extérieurs.

(*Éthique*, II, proposition 16, corollaire 2)

Quand nous regardons le Soleil, nous l'imaginons distant d'environ deux cents pieds. L'erreur ici ne consiste pas en cette seule image, mais en cela que, tandis que nous imaginons, nous ignorons et la vraie distance et la cause de cette imagination. Bien que, en effet, nous sachions ensuite que le Soleil est distant de plus six cents fois le diamètre de la Terre, nous ne l'imaginons pas moins tout proche de nous. C'est que nous n'imaginons pas le Soleil si proche parce que nous ignorons sa vraie distance, mais parce qu'une affection de notre Corps enveloppe l'essence du Soleil en tant que le Corps lui-même est affecté par celui-ci.

(*Éthique*, II, proposition 35, scolie)

En tant que l'Esprit humain imagine un corps extérieur, il n'en a pas la connaissance adéquate.

(*Éthique*, II, proposition 26, corollaire)²

- Textes 9 et 10 : l'imagination des Prophètes

Les Prophètes ont été doués non d'une pensée plus parfaite, mais du pouvoir d'imaginer avec plus de vivacité, et les récits de l'Écriture le prouvent abondamment. (...) Cela s'accorde d'ailleurs, avec l'expérience et la raison : où domine le plus l'imagination, il y a le moins d'aptitude à connaître les choses par l'entendement pur, et, au contraire, ceux qui sont supérieurs par l'entendement et le cultivent le plus, ont un pouvoir d'imaginer plus tempéré, plus contenu et comme réfréné, pour qu'il ne se mêle pas à l'entendement. Chercher la sagesse et la connaissance des choses naturelles et spirituelles dans les livres des Prophètes, c'est donc s'écarter entièrement de la voie droite ; suivant que le demandent l'époque, la Philosophie et mon sujet, j'ai décidé de montrer cela amplement, sans me soucier des cris que poussera la superstition : ne hait-elle pas par-dessus tout ceux qui honorent la vraie science et la vie vraie ? Les choses en sont venues hélas ! à tel point que les hommes faisant ouvertement profession de n'avoir aucune idée de Dieu et de ne le connaître que par les choses créées (dont ils ignorent les causes), ne rougissent pas d'accuser les Philosophes d'athéisme.

(...) Les Prophètes donc n'étaient pas certains de la révélation de Dieu par la révélation elle-même, mais par quelque signe : cela se voit dans Abraham (Genèse, chap. XIV, v. 8) qui demanda un signe

¹ PASCAL, *Pensées*, § 44, « Imagination » in *Œuvres complètes*, Paris, Seuil, 1963, éd. Lafuma, p. 504.

² On peut également signaler la proposition 28 ainsi que le scolie de la proposition 29 d'*Éthique*, II. Textes dans lesquels Spinoza soutient que l'imagination ne produit que des idées « confuses » et « mutilées ».

après avoir entendu la promesse de Dieu ; il avait foi en Dieu et ne demandait pas un signe qui le fit croire en Dieu, mais qui lui fit savoir que Dieu lui avait fait telle promesse. (...) Cela montre que les Prophètes ont toujours eu quelque signe leur donnant la certitude des choses qu'ils imaginaient par le don prophétique et, pour cette raison, Moïse avertit les Juifs (Deutéronome, chap. XVIII, dernier verset) qu'ils aient à demander au Prophète un signe, à savoir l'issue de quelque affaire à venir. La Prophétie est donc inférieure à la connaissance naturelle qui n'a besoin d'aucun signe, mais enveloppe de sa nature la certitude. Et, en effet, cette certitude prophétique n'était pas une certitude mathématique, mais seulement une certitude morale. (...)

Toute la certitude prophétique reposait donc sur ces trois fondements : 1° ils imaginent les choses révélées très vivement, comme nous avons accoutumé de faire quand, pendant la veille, nous sommes affectés par des objets ; 2° le signe ; 3° et principalement leur cœur n'avait d'inclination que pour le juste et le bon.

(*TTP*, II, « Des Prophètes », éd. Appuhn, p. 49-51)

...à un Prophète hilare étaient révélés les événements qui, comme les victoires et la paix, donnent aux hommes une émotion de joie. Des hommes de ce tempérament (*ingenium*) ont accoutumé en effet d'imaginer plus souvent pareilles choses ; à un Prophète triste au contraire étaient révélés des maux tels que la guerre, les supplices, et ainsi, suivant que le Prophète était miséricordieux, affable, colérique, sévère, etc., il était plus apte à telles ou telles révélations. Les différences relatives à l'imagination consistaient en ce que, si le Prophète était raffiné, il percevait la pensée de Dieu dans un style également raffiné ; s'il était confus, il la percevait confusément ; et de même à l'égard des révélations qui étaient représentées par des images : si le Prophète était un homme de la campagne, c'étaient des bœufs et des vaches ; s'il était un soldat, des chefs, une armée ; enfin, s'il était un homme de cour, il se représentait le trône du roi et autres choses semblables.

(*TTP*, II, « Des Prophètes », éd. Appuhn, p. 52)

- Texte 11 : la superstition comme « asile de l'ignorance »

Puisque tous les préjugés que j'entreprends de dénoncer ici viennent de cela seul, que les hommes supposent communément que toutes les choses naturelles agissent, comme eux-mêmes, à cause d'une fin, et vont même jusqu'à tenir pour certain que Dieu lui-même règle tout en vue d'une certaine fin précise : ils disent en effet que Dieu a tout fait à cause de l'homme, et a fait l'homme pour qu'il l'honore. C'est donc cela seul que je considérerai d'abord, en cherchant premièrement la cause qui fait qu'ils se reposent, pour la plupart, sur ce préjugé, et pourquoi ils ont tous un tel penchant à l'embrasser (...) Il suffira ici que je prenne pour fondement ce qui doit être la connaissance de tous ; je veux dire, que les hommes naissent tous ignorants des causes des choses, et qu'ils ont tous l'appétit de chercher ce qui leur est utile, chose dont ils ont conscience. Car de là suit, premièrement, que les hommes se croient libres,

pour la raison qu'ils ont conscience de leurs volitions et de leur appétit, et que, les causes qui les disposent à appéter et à vouloir, ils les ignorent, et n'y pensent pas même en rêve. Il suit, deuxièmement, qu'en tout les hommes agissent à cause d'une fin ; à savoir, à cause de l'utile, dont ils ont l'appétit ; d'où vient que, des choses accomplies, ils veulent toujours savoir les causes finales, et rien qu'elles, et quand on les leur a dites, ils sont contents ; c'est qu'ils n'ont plus de raison de douter. Et, si nul ne peut les leur dire, il ne leur reste plus qu'à se tourner vers eux-mêmes, à réfléchir aux fins qui les déterminent eux-mêmes, d'ordinaire, à tels actes, et à juger nécessairement du tempérament d'autre à partir de leur propre tempérament (*ingenium*). En outre, comme ils trouvent en eux et hors d'eux bon nombre de moyens qui contribuent grandement à leur procurer ce qui leur est utile, comme par exemple des yeux pour voir, des dents pour mâcher, des herbes et des animaux pour s'alimenter, un soleil pour éclairer, une mer pour nourrir les poissons, etc. ; de là vint qu'ils considèrent tous les étants naturels comme des moyens en vue de ce qui leur est utile ; et, parce qu'ils savent que, ces moyens, ils les ont trouvés et non pas disposés, ils y ont vu une raison de croire que c'était quelqu'un d'autre qui avait disposé ces moyens à leur usage. Car, une fois qu'ils eurent considéré les choses comme des moyens, ils ne purent plus croire qu'elles se fussent faites elles-mêmes ; mais, à partir des moyens qu'ils disposent d'ordinaire pour eux-mêmes, ils avaient dû conclure à l'existence d'un ou plusieurs recteurs de la nature (*naturae rectores*), dotés de liberté humaine, ayant pour eux pris soin de tout, ayant tout fait pour leur usage. Et le tempérament de ces recteurs, également, puisqu'on ne leur en avait jamais rien dit, ils durent en juger d'après le leur ; et c'est ainsi qu'ils posèrent que les Dieux destinent tout à l'usage des hommes, pour s'attacher les hommes, et être tenus d'eux dans le plus grand honneur ; d'où vint qu'ils inventèrent en pensée, chacun selon son propre tempérament, différentes manières d'honorer Dieu, pour Dieu les chérît plus que les autres, et destinât la nature tout entière à l'usage de leur aveugle cupidité et leur insatiable avarice. Et c'est ainsi que ce préjugé tourna à la superstition, et fit dans les esprits de profondes racines : ce qui fut cause que chacun mit son zèle et tout son effort à comprendre les causes finales de toute chose, et à les expliquer. Mais, quand ils cherchèrent à montrer que la nature ne fait rien en vain (c'est-à-dire qui ne soit à l'usage des hommes), ils ne montrèrent rien d'autre, semble-t-il, sinon que la nature et les Dieux délirent tout autant que les hommes. (...) Et il ne faut pas négliger ici que les Sectateurs de cette doctrine [le finalisme], qui ont voulu faire montre de leur esprit en assignant les fins des choses, ont, pour prouver cette doctrine qui est la leur, introduit une nouvelle manière d'argumenter : la réduction, non à l'impossible, mais à l'ignorance ; ce qui montre bien que cette doctrine n'avait pas d'autre moyen d'argumenter. Car si par exemple une pierre est tombée d'un toit sur la tête de quelqu'un, et l'a tué, c'est de cette manière qu'ils démontreront que la pierre est tombée pour tuer l'homme. En effet, si ce n'est pas à cette fin, et par la volonté de Dieu, qu'elle est tombée, comment tant de circonstances (il y faut souvent, en effet, le concours de beaucoup) ont-elles pu se trouver concourir par hasard ? Tu répondras peut-être que c'est arrivé parce que le vent a soufflé, et que l'homme passait par là. Mais ils insisteront, pourquoi le vent a-t-il soufflé à ce moment-là ? pourquoi l'homme passait-il par là à ce même moment ? Si de nouveau tu réponds que le vent s'est levé à ce moment-là parce que la mer, la veille, par un temps

encore calme, avait commencé à s'agiter ; et que l'homme avait été invité par un ami ; de nouveau ils insisteront, car poser des questions est sans fin, et pourquoi la mer s'était-elle agitée ? pourquoi l'homme avait-il été invité pour ce moment-là ? et c'est ainsi de proche en proche qu'ils ne cesseront de demander les causes des causes, jusqu'à ce que tu te réfugies dans la volonté de Dieu, c'est-à-dire dans l'asile de l'ignorance.

(*Éthique*, I, Appendice, traduction de Bernard Pautrat)

- Texte 12 : aux origines de la superstition ou les raisons de la déraison

Si tous les hommes pouvaient régler toutes leurs affaires suivant un dessein arrêté, ou encore si la fortune leur était toujours favorable, ils ne seraient jamais prisonniers de la superstition. Mais souvent réduites à une extrémité telle qu'ils ne savent plus que résoudre, et condamnés, par leur désir sans mesure des biens incertains de fortune, à flotter sans répit entre l'espérance et la crainte, ils ont très naturellement l'âme encline à la plus extrême crédulité. (...)

On remarque en outre que les plus légers motifs leur suffisent pour espérer un retour de fortune, ou retomber dans les pires craintes. Si en effet, pendant qu'ils sont dans l'état de crainte, il se produit un incident qui leur rappelle un bien ou un mal passés, ils pensent que c'est l'annonce d'une issue heureuse ou malheureuse et pour cette raison, bien que cent fois trompés, l'appellent un présage favorable ou funeste. Qu'il leur arrive maintenant de voir avec grande surprise quelque chose d'insolite, ils croient que c'est un prodige manifestant la colère des dieux ou de la suprême divinité ; dès lors ne pas conjurer ce prodige par des sacrifices et des vœux devient une impiété à leurs yeux d'hommes sujets à la superstition et contraires à la religion. **De la sorte ils forgent d'innombrables fictions et, quand ils interprètent la nature, y découvrent partout le miracle comme si elle délirait avec eux.** (...)

La cause d'où naît la superstition, qui la conserve et l'alimente, est donc la crainte (...).

On pourrait donner ici de très nombreux exemples mettant le fait en pleine évidence : **les hommes ne sont dominés par la superstition qu'autant que dure la crainte**, le vain culte auquel ils s'astreignent avec un respect religieux ne s'adresse qu'à des **fantômes**, aux égarements d'imagination d'une âme triste et craintive, les devins enfin n'ont jamais pris plus d'empire sur la foule et ne se sont jamais tant fait redouter des rois que dans les pires situations traversées par l'État (...).

De la cause que je viens d'assigner à la superstition, il suit clairement que tous les hommes y sont sujets de nature.

(*TTP*, Préface, p. 41-45)

- Texte 13 : définition de l'admiration

L'Admiration est l'imagination d'un objet sur laquelle l'Esprit reste fixé, parce qu'aucune connexion ne relie cette imagination singulière aux autres imaginations.

(*Éthique*, III, définition des affects, 4)

- Texte 14 : définition de l'orgueil

L'*Orgueil* consiste à avoir de soi-même, par Amour, une meilleure opinion qu'il n'est juste.

(*Éthique*, III, définition des affects, 28)

- Textes 15 et 16 : amour de soi (orgueil) et haine des autres chez les Hébreux

La vraie félicité et la béatitude ne consistent pour chacun que dans la jouissance du bien et non dans la gloire d'être le seul à en jouir, les autres en étant exclus ; s'estimer en possession d'une béatitude plus grande, en effet, parce qu'on est seul dans une condition bonne, les autres non, ou parce qu'on jouit d'une béatitude plus grande et qu'on a meilleure fortune que les autres, c'est ignorer la vraie félicité et la béatitude ; **la joie qu'on éprouve à se croire supérieur, si elle est pas tout infantine, ne peut naître que de l'envie et d'un mauvais cœur.** (...) Qui donc se réjouit du mal d'autrui, il est envieux et méchant, et ne connaît ni la vraie sagesse ni la tranquillité de la vie vraie. Quand donc l'Écriture dit, **pour exhorter les Hébreux à l'obéissance à la loi**, que Dieu les a élus entre les autres nations (voir Deutéronome, chap. X, v. 15), qu'il est près d'eux et non des autres (Deutéronome, chap. X, v. 4 et 7), qu'à eux seuls il a prescrit des lois justes (*ibid.*, chap. X, v. 8), enfin qu'il a accordé à eux seuls le privilège de le connaître (*ibid.*, v. 32), il se met en parlant à la portée des Hébreux.

(*TTP*, III, « De la vocation des Hébreux et si le don prophétique fut particulier aux Hébreux », éd. Appuhn, p. 69)

Le seul fait d'habiter quelque part sur la terre étrangère était tenu pour flétrissant parce que, dans la patrie seulement, le culte obligatoire de Dieu leur était possible, si bien qu'à la terre sainte de la patrie le reste du monde leur semblait impur et profane. (...)

L'amour des Hébreux pour la patrie n'était donc pas un simple amour, c'était une piété, et cette piété comme cette haine des autres nations, le culte quotidien les échauffait et alimentait de telle sorte qu'elles durent devenir la nature même des Hébreux.

Leur culte quotidien en effet n'était pas seulement entièrement différent des autres, ce qui les séparait du reste des hommes, il leur était absolument contraire. À l'égard de l'étranger, tous les jours couvert d'opprobre, dut naître dans leurs âmes une haine l'emportant en fixité sur tout autre sentiment, une haine crue pieuse puisque née de la dévotion, de la piété ; ce qu'il y a de plus fort,

de plus irréductible. La cause ordinaire qui fait qu'une haine s'avive de plus en plus ne manquait d'ailleurs pas d'agir, je veux parler du sentiment tout pareil qui répondait au leur ; **les autres nations ne purent manquer de les haïr aussi de la haine la plus violente.**

(*TTP*, XVII, p. 127-128)